

devant la feuille blanche, pour y poursuivre obstinément un "fil" tenace, ou pour en reprendre un autre qui vient d'apparaître. A chaque fois, ce qui apparaît dans la réflexion est autre que ce que j'aurais su prédire, si je m'étais hasardé à essayer de décrire d'avance tant bien que mal ce que je croyais voir devant moi. Le plus souvent, la réflexion s'engage dans des voies entièrement imprévues au départ, pour déboucher sur des paysages nouveaux, tout aussi imprévus. Mais alors même qu'elle s'en tiendrait à un itinéraire plus ou moins prévu, ce que me révèle le voyage au fil des heures diffère autant de l'image que j'en avais en me mettant en route, qu'un paysage réel, avec ses jeux d'ombre fraîche et de chaude lumière, sa perspective délicate et changeante au gré des pas dû randonneur, et ces sons innombrables et ces parfums sans nom portés par une brise qui fait danser les herbes et chanter les futaies... - qu'un tel paysage vivant, insaisissable, diffère d'une carte postale, si belle et réussie, si "juste" soit-elle.

C'est la réflexion poursuivie d'une traite, au cours d'une journée ou d'une nuit, qui constitue l'unité indivise, la cellule vivante et individuelle en quelque sorte ; dans l'ensemble de la réflexion (Récoltes et Semailles, en l'occurrence). Celle-ci est à chacune de ces unités (ou ces "notes"<sup>40</sup>, formant <sup>◇</sup>mélodie...) ce que le corps d'un organisme vivant est à chacune de ses cellules individuelles, d'une diversité infinie, remplissant chacune une place et une fonction qui n'appartient qu'à elle. Parfois cependant, dans une même réflexion poursuivie d'une traite, on perçoit après-coup des césures importantes, qui y font distinguer plusieurs telles unités ou messages, dont chacune dès lors reçoit son propre nom et par là acquiert une identité et une autonomie propres. En d'autres moments par contre, une réflexion qui s'était trouvée écourtée pour une raison ou une autre (fortuite le plus souvent), se prolonge spontanément le lendemain ou surlendemain ; ou une réflexion poursuivie sur deux ou plusieurs journées consécutives apparaît pourtant, rétrospectivement, comme si elle s'était poursuivie d'une seule traite ; on dirait que seul le besoin du sommeil nous ait obligé, à notre corps défendant, d'y inclure quelque césure (en quelque sorte "physiologique"), marquée seulement par une lapidaire indication de date

<sup>40</sup>Originellement, en écrivant Fatuité et Renouveau, le nom "note" était pour moi synonyme d' "annotation", jouant le rôle d'une note de base de page. Pour des raisons de commodité typographique, j'avais préféré rejeter ces annotations à la fin du texte (notes 1 à 44, pages 141 et 171). Une des raisons pour ce faire, était que certaines de ces "notes" ou "annotations" s'étendent sur une ou plusieurs pages, et deviennent plus longs même que le texte qu'elles sont censées commenter. Quant aux "unités" indivises du "premier jet" de la réflexion, à défaut d'un meilleur nom je les ai appelées alors "sections" (moins rébarbatif que "paragraphes" !).

Cette situation, et la structure du texte, change avec la partie suivante, qui initialement s'appelait "L'Enterrement", et qui est devenue "L'Enterrement (1)" (ou "La robe de l'Empereur de Chine"). Cette réflexion a enchaîné sur la double-note "Mes orphelins" et "Refus d'un héritage - ou le prix d'une contradiction" (notes n°s 46, 47, pages 177, 192), venant en annotation à la "section" ultime de Récoltes et Semailles (ou plutôt, de ce qui allait être sa partie I, ou Fatuité et Renouveau), "Le poids d'un passé" (n° 50, p. 131). Par la suite, s'y sont rajoutées d'autres annotations à cette même section (les notes n°s 44' et 50), et d'autres notes encore venant en annotations à "Mes orphelins", qui à leur tour donnaient, naissance à de nouvelles notes annotantes ; sans compter, cette fois, de véritables notes de bas de page, quand les annotations prévues étaient (et restaient, une fois mises noir sur blanc) de dimensions modestes. Ainsi, théoriquement, toute cette partie-là de Récoltes et Semailles (qui était censée alors en constituer la partie deuxième et terminale) apparaissait comme un ensemble de "notes" à la "section" "Poids d'un passé". Par l'inertie acquise, cette subdivision en "notes" (au lieu de "sections") s'est maintenue encore dans les trois parties suivantes, où j'utilise conjointement, comme moyen d'annotation pour un "premier jet" de la réflexion, aussi bien la note de bas de page (quand ses dimensions le permettent), que la note ultérieure auquel il est fait renvoi dans le texte.

Typographiquement, la "note" se distingue de la "section" (utilisée dans RS I comme unité de base du "premier jet" de la réflexion) par un signe tel que (1), (2) etc (comprenant le numéro de la note placé entre parenthèses et "en l'air", suivant un usage répandu pour les renvois à des annotations), placé soit au début de la note en question, soit à titre de renvoi à l'endroit approprié du texte qui réfère à elle. Les sections sont désignées par les chiffres arabes de 1 à 50 (à l'exclusion de rébarbatifs indices et exposants, comme j'ai été amené à en utiliser pour les notes, par des impératifs de nature pratique). Cela dit, on peut dire qu'il n'y a aucune différence essentielle entre la fonction des "sections" dans la première partie de Récoltes et Semailles et celle des "notes" dans les parties ultérieures. Les commentaires que je fais au sujet de cette fonction dans la présente partie de ma lettre ("Spontanéité et structure") s'applique aussi bien aux "sections" de RS I, alors même que j'utilise le nom commun "notes".

Pour d'autres précisions et conventions, concernant notamment la lecture de la table des matières de l'Enterrement (1), je renvoie à l'Introduction, 7 (L'Ordonnement des Obsèques), et notamment pages xiv - xv.